

Géraldine Philippe

La séance courte, variante de la cure-type

Je me suis interrogée sur la pertinence qu'il y aurait à parler de séances à durée variable et, pour y répondre, j'en suis venue à me poser une autre question : quel est le ressort de la séance courte ? Pour me l'expliquer, je me suis appuyée sur une série d'énoncés, au fil de l'enseignement de Lacan, et j'en ai retenu deux.

Le premier, je l'extrais du discours que fait Lacan à Rome en 1953 sous le titre « Fonction et champ de la parole et du langage ». Ce texte est considéré par Lacan lui-même comme inaugural au regard de son enseignement et d'une conception différente de la formation des analystes et de la fin d'une analyse. Sans doute écrit-il ce rapport « pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud » au-delà des murs de Babel.

La suite, nous la connaissons : ce courant d'air fit tempête et divisa le monde de la psychanalyse en deux. La durée des séances de nos collègues non lacaniens est une bouteille à l'encre qui demande toutefois qu'on s'y arrête pour en dire l'incidence sur l'éternisation des cures, qui n'est pas aujourd'hui l'apanage des analystes non lacaniens.

Je commence par le premier extrait sur lequel je vais m'appuyer.

1. « L'indifférence avec laquelle la coupure du *timing* interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire s'y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive ¹. »

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 314.

Dans les circonstances historiques que nous connaissons et malgré la menace qui plane sur Lacan et quelques autres d'être empêchés de parler, il introduit une conception différente du temps dans la cure, notamment en démontrant simplement pourquoi la durée de la séance analytique ne peut pas se calquer sur la régularité d'un métronome – conception qu'il commentera en 1966 et qui contraste avec sa discrétion de 1953 : « Pierre d'angle ou pierre de rebut, notre fort est de ne pas avoir cédé sur ce point ². »

Le second, je le tire de son séminaire *Le Moment de conclure*. Vingt-quatre années les séparent.

2. Le 20 décembre 1977

« L'analyste, lui, tranche. Ce qu'il dit est coupure c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l'orthographe. Il écrit différemment de façon à ce que par la grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, il sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec intention de dire, c'est-à-dire consciemment, pour autant que la conscience aille bien loin. C'est pour cela que je dis que ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste, il y a autre chose qu'écriture. »

Je reviens sur mon interrogation. Je ne nie pas que les séances aient une durée variable. C'est un fait coutumier dans notre pratique, mais il ne me semble pas qu'on puisse l'élever au rang du concept. En revanche, la séance courte, oui. Qu'est-ce donc qui les distingue ?

D'abord, je dirai que la séance courte a une incidence sur la conception du temps, aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste. Je veux dire des deux côtés, à la différence de celle à durée variable, qui n'a, à mon avis, aucune incidence côté analyste. La suspension de la séance relance le travail de l'association libre côté analysant et définit un dedans et un dehors. Dedans, c'est la perlaboration et ce qui en choit : c'est la fonction du travail dans la cure. « En prendrons-nous quel-

2. *Ibidem*, p. 315.

que meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ? », nous dit Lacan ³. Dehors, c'est le surgissement de la signification, du sens, du non-sens, voire de l'angoisse.

Le suspens de la séance est donc l'envers d'une ponctuation. Il contre l'évidence en pointant l'équivoque. L'interruption souligne la dysharmonie d'un discours qui se rêve. La scansion ou la coupure, selon qu'elle va relancer la chaîne ou en détacher un dire, produit une rencontre avec l'articulation impossible, le non-rapport, la clocherie structurale réellement traumatique parce que inassimilable à la chaîne et que, en s'obstinant à vouloir la combler, l'analysant et le dispositif obtiennent une sorte d'exacerbation du manque-à-être.

« Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, ajoute Lacan en 1953 [ce qu'il appelle un peu plus haut, la séance courte], mais *pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique*. [...] une application discrète de son principe nous paraît beaucoup plus admissible que l'analyse des résistances, *pour autant qu'elle ne comporte aucun danger d'aliénation du sujet*. Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole. »

Cette époque de l'enseignement de Lacan est très proche de l'idée de Freud. L'association libre encourage l'élaboration signifiante et une idée de la parole pleine. Le problème, si l'on peut dire, est que cette production signifiante de l'analysant finit en quelque sorte par se retourner pour isoler le signifiant de la jouissance, dont l'équivalent chez Freud est le trauma.

Alors, en quoi le discours, autre nom de ce que Freud appelait la civilisation, pourrait-il être brisé par la parole analysante interrompue si ce n'est par la grâce de la séance courte ? Subversion du discours courant par la dialectique dont la logique est la pointe, la théorie. D'une certaine façon, cette thèse bat déjà en brèche la notion même de parole pleine. C'est parce qu'il y a un élément incalculable dans le tempo bien huilé du métronome que la marque de jouissance peut être

3. *Ibid.*, p. 313.

isolée et peut cesser de ne pas s'écrire, passant pourrait-on dire de la catégorie de parole insuffisante à celle de cette parole prise dans la logique d'un discours, dont le trou est constitutif de la structure même.

L'adéquation entre le mot et la chose est impossible. On ne peut pas recouvrir le tout du réel par le symbolique. Il faut pourtant bien conclure pour sortir, comme dans l'apologue des trois prisonniers. Dans ce cas, la hâte sert à précipiter l'acte à partir de la règle de l'intersubjectivité – ce que le sujet ne sait pas, ne peut pas calculer.

La séance courte ne sert pas à provoquer la hâte. Plutôt, elle permettrait d'obtenir, non pas que le sujet se précipite vers la sortie, mais qu'il conclue à partir de ce qu'il ne sait pas et que le terme se décide, à partir d'un consentement sur ce point.

C'est ainsi que je comprends le terme d'identification au symptôme. Le symptôme de fin n'a plus exactement le même statut que celui à l'entrée. Y consentir serait le signe que le sujet aurait enregistré l'opération qui fait passer le manque-à-être à un effet d'être. C'est ainsi que je comprends que la seconde coupure de la contre-analyse restaure le nœud borroméen dans sa forme originale ⁴.

Pour conclure, je dirai que, en faisant passer la séance courte au rang de concept, il donne sa chance à l'analysant de témoigner de son passage à l'analyste et à ce que la cure se conclue vraiment, non par intuition mais en logique.

4. *Scilicet*, n° 12-13, p. 16.